

Eymery, Alexis Blaise
L'enfant sauvage

L'ENFANT SAUVAGE,

MÉLO-DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

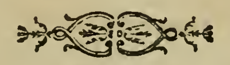
A grand Spectacle, mêlé de Chants, Danses, Jeux, Combats et Pantomime.

Paroles de MM. A. EYMERY, P. BLANCHARD,

Musique de M. Alexandre Picciny.

Mis en Scène par M. Eugène Hus.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, le 16 Fructidor an XI.



A PARIS;

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Comte de TALMONT, Seigneur souverain. *Lefebvre, aîné.*

Le Comte de MAREUIL, vieux Militaire, ami du comte de Talmont. *Delpech.*

RAYMOND, Ecuyer du comte de Talmont, époux secret de sa fille, et fils inconnu du comte de Mareuil. *Thibouville.*

AMALRIC, Chevalier, neveu du comte de Mareuil. *Lefebvre, jeune.*

RODOLPHE, vieux Militaire. *Liez.*

LÉON, enfant de six ans, cru Sauvage, fils de Laure et de Raymond. *Deschamps.*

LAURE, fille du comte de Talmont, promise au comte de Mareuil. *Mlle. Fabre.*

ARGAN, affidé d'Amalric. *Gontier.*

Un Geolier. *Rivoile.*

Deux Héraults d'armes.

Premier affidé d'Argan.

Premier Paysan.

CHŒUR de Bucherons, de Villageois et Villageoises.

Personnages muets.

Deux Suivantes de Laure.

Trois Chevaliers de la suite du comte de Mareuil.

Trois affidés d'Argan.

Gardes, Chasseurs et Piqueurs; trois Juges, Musiciens, du comte de Talmont.

La Scène se passe sur les côtes de la Xaintonge, dans le quatorzième siècle.

L'ENFANT SAUVAGE,

MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

» Le Théâtre représente une forêt ; sur la gauche, » presque dans le fond, est un rocher, qui forme une » grotte profonde ; quelques bouquets d'arbrisseaux » la masquent en partie ; des fagots de bois sont dis» persés de côté et d'autre «.

SCÈNE PREMIERE.

BUCHERONS.

Au lever du Rideau, ils sont dans différentes attitudes, et s'occupent à travailler.

CHŒUR.

TRAVAILLONS avec courage,
Certains de plutôt finir :
Plus l'on va vite à l'ouvrage,
Plus vite on court au plaisir.
Travaillons avec courage :
On en fait dans un instant
Tant, tant, tant, tant, tant et tant,
(*Ils donnent des coups de hache en cadence.*)
Qu'à la fin de son ouvrage,
On arrive en un moment.

UNE VOIX.

Mes amis, dans cette vie,
Sans quelque peine on n'a rien;
Mais, le plus grand mal s'oublie,
En goûtant le moindre bien.

TOUS.

Travaillons avec courage,
Certains de plutôt finir :
Plus l'on va vite à l'ouvrage,
Plus vite on court au plaisir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LÉON, *revêtu d'une peau de bête fauve*, RODOLPHE.

» Léon sort tout-à-coup de la grotte. Cette sortie inatten-
» due, épouvante les bucherons · mais bientôt ils sont
» rassurés par la présence de Rodolphe. Ils entourent
» l'enfant et l'examinent avec curiosité ; l'un lui pré-
» sente une gourde pour boire, l'autre lui offre un
» morceau de pain, etc. Rodolphe et Léon les remer-
» cient ; les bucherons se remettent à leur travail.

LÉON, *ayant tiré à part Rodolphe.*

C'EST bien ici, n'est-ce pas, que mon papa nous a dit de l'attendre?

RODOLPHE.

Ici même.

LÉON.

Voilà déjà long-tems que nous sommes arrivés, et il ne vient pas.

RODOLPHE.

Il ne peut tarder. J'ai entendu, il n'y a qu'un moment, le bruit de la chasse de ce côté.

LÉON.

C'est que je désire si vivement de l'embrasser ! en attendant, je vais donner la liberté à ma chèvre : elle doit être bien fatiguée ; elle a marché comme nous toute la nuit. Cette pauvre chèvre ! il faut bien que j'aie soin d'elle, puisqu'elle m'a donné son lait lorsque j'étais tout petit.

RODOLPHE.

Va, mon enfant, et souviens-toi que le bien que l'on fait, même à un être privé de raison, n'est jamais perdu pour un cœur sensible.

» Léon cueille rapidement quelques herbes, mêlées de
» fleurs, en forme une poignée, entre dans la grotte
» et en sort aussi-tôt, suivi de sa chèvre chérie ; il
» l'embrasse, passe son bras gauche sur son dos, lui
» présente sa poignée d'herbes, marche un peu avec
» elle, la regarde s'éloigner par le côté opposé à celui
» de la grotte, et revient en sautant vers le vieillard «.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND.

» Tout-à-coup on entend un bruit de cor, chacun prête
» l'oreille; Raymond s'avance rapidement, va pour
» prendre l'enfant dans ses bras; l'enfant court de
» même au-devant de lui, mais tous s'arrêtent en
» même tems, en se faisant signe qu'ils sont entourés
» de témoins. Raymond se remet, et se tournant vers
» les Bucherons, il leur dit «.

RAYMOND.

Amis, le comte de Talmont chasse dans cette forêt; il va se rendre en ce lieu. Vous savez quel intérêt il prend à votre sort, et qu'il n'est heureux que lorsqu'il sait que vous l'êtes vous-même. Ce jour est un jour de fête pour lui : j'aime à croire que vous vous plairez à l'embélir.

(*Les bucherons expriment leur joie, et se disposent à exécuter ce qu'on desire d'eux*).

CHŒUR. *Air : gai et rapide.*

Courrons au hameau,
Pour chercher nos belles;
Dans un jour si beau,
L'on a besoin d'elles :
Sans elles, au bal
On danserait mal.
Si le vin peut plaire
Loin d'elles, vraiment
C'est qu'il sert à faire
Passer un moment.
Mais, qui tient son verre,
Et voit deux beaux yeux,
S'enivre bien mieux.
Ah ! loin de sa belle,
S'amuse-t-on bien ?
Le plaisir sans elle,
Sans elle n'est rien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, LÉON.

» Raymond suit de l'œil les bucherons, qui s'éloignent,
» regarde si personne ne peut le voir, et court pren-
» dre son fils dans ses bras; après l'avoir embrassé
» plusieurs fois, il dit «.

RAYMOND.

J'OUBLIE que je ne dois pas être seul heureux : ta mère est ici proche, et n'attend que le moment favorable pour te presser aussi sur son sein. Je cours l'avertir. (*Il remonte la scène, et fait signe à Laure d'avancer.*)

LÉON.

Maman ! oh, que cette journée sera belle pour moi !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LAURE.

» Dès que Laure parait, Léon vole au-devant d'elle, et » saute dans ses bras. Scène de sentiment. Les deux » époux prennent leur fils, et, un genou en terre, » l'élèvent vers le ciel, comme pour le mettre sous » sa protection «.

RODOLPHE, *attendri*, *s'écrie.*

O ! Nature ! ce que tu inspires à nos cœurs, remonte toujours vers la Divinité, qui en est la source.

LÉON.

Vous voyez que nous avons été bien exacts au rendez-vous.

LAURE.

Aussi, mon enfant, de ton exactitude dépendaient ton sort et celui de tes parens.

RAYMOND.

Mon cher Léon, tu ignores quels sont les auteurs de ta naissance ; tu n'as encore connu que leur tendresse : leurs malheurs et leurs craintes ne sont point parvenus jusqu'à toi. Ecoute, et apprends enfin quelle est ta destinée. Ta mère est fille unique du comte de Talmont ; un rang distingué et une fortune considérable l'attendent et moi, je ne suis qu'un simple écuyer, moins encore ; je suis un orphelin, un infortuné, que ses parens ont rejetté de leur sein..... Rodolphe, ce sage mortel qui veille sur ton enfance, prit aussi soin de la mienne. Il habitait déjà l'extrêmité de cette forêt, lorsqu'un chevalier inconnu lui apporta un enfant à peine sorti du berceau ; il vit mon malheur, et devint avec plaisir mon père. Je restai jusqu'à l'âge de six ans dans sa solitude. Un jour nous nous reposions dans ce lieu même ; le comte de Talmont chassait ; il nous rencontra, me vit, et touché de mon sort, il me demanda à Rodolphe, qui saisit l'occasion de me placer dans une situation qu'il crut plus

heureuse. Le comte me distingua bientôt de ce qui l'entourait : il m'éleva comme il eût élevé un fils... (*à Rodolphe.*) Que ne m'a-t-il plutôt éloigné de lui, éloigné sur-tout de celle... Je devins ingrat... (*mettant un genou devant Laure.*) Oh ! pardonne Laure, pardonne à celui qui fit tous tes malheurs !

LAURE.

Dis plutôt que, tu m'as rendu la plus fortunée des femmes. Tu fus élevé près de moi, je connus de bonne heure tes vertus..... Ton amour....... Je t'aimai aussi : est-ce que le ciel a mis aussi de la différence entre les cœurs qu'il a crées l'un pour l'autre !....... Nous avons blessé l'orgueil des hommes, mais nous avons respecté les loix sacrées de la nature. Voilà sept ans que nous avons juré sur l'autel d'être l'un à l'autre pour toujours ! Voilà sept ans que nous sommes heureux.

RAYMOND.

Tu ès, mon cher Léon, le fruit de cet hymen secret. Rodolphe, notre ami, mon bienfaiteur, te reçut avec tendresse, et pour éloigner de toi tout soupçon, il te couvrit des dépouilles d'un animal féroce, et t'éleva comme si tu eusses été destiné à passer ta vie dans cette forêt ; voilà ce que sont tes parens, voilà ce que tu es toi-même.

LÉON.

Et je suis bien content d'être votre fils : avec un bon cœur et du courage, personne n'aura le droit de me mépriser.

RAIMOND.

Puisses-tu dans tous les tems penser de même! Maintenant, cher Rodolphe, je dois vous expliquer notre dessein : le comte de Talmont lassé des refus nombreux que sa fille à fait de se marier, veut décidement la donner pour épouse au Comte de Mareuil son vieil ami. Le Comte est ici depuis quelques jours, et tout se prépare pour cet hymen, qui ne peut avoir lieu.

Vous jugez quelle doit être notre situation ! Comment déclarer notre union au père de Laure ? Il adore sa fille, il m'a témoigné mille fois l'intérêt qu'il prend à moi; son plus grand plaisir est de faire le bonheur de ce qui l'entoure; mais, il à tout l'orgueil de sa naissance, et il préférerait la mort à ce qu'il croirait une honte éternelle pour sa famille; jamais l'infortuné Raimond ne sera pour lui l'époux de sa fille.

RODOLPHE.

Esperez, Raymond; vous ignorez, en effet, quelle est votre origine ; mais, si elle est au-dessous de celle de Laure, elle n'en paraît point tout-à-fait indigne, le peu

de mots que l'aissa échapper celui qui vous remit entre mes mains, ce camée sur-tout, qu'on a oublié sur vous, tout annonce que votre famille était aussi riche que distinguée. Peut-être un jour, le Comte assez éclairé sur ce point, consentira-t-il à vous nommer son fils; vous êtes époux, vous avez tout à craindre l'un pour l'autre, venez en secret attendre dans mon azile solitaire, le jour où votre père vous rendra son cœur et les titres que la nature vous a donnés.

RAYMOND.

Homme généreux.

LAÛRE.

Nous acceptons vos bienfaits. Raymond, acceptez-les.

RAYMOND.

Tu ès mon épouse, et rien ne doit me séparer de toi.

LÉON.

Oh! Que je suis content! nous nous verrons donc tous les jours?

LA-URE.

Hélas! mon fils, nous n'aurons pas encore ce bonheur.

LÉON.

Comment!

RODOLPHE.

Quelle est votre intention?

LAURE.

Forcés de quitter la maison paternelle; ne serait-ce pas pour nous un surcroit d'infortune que d'avoir abandonné notre enfant à un sort incertain? Ah! qu'il soit au moins heureux, cette pensée sera pour nous la plus douce consolation..... Mon père est bon, généreux, il a accueilli Raymond; il lui suffira de rencontrer Léon, pour désirer de lui servir également de père. Ce jour nous a paru convenable à notre projet; c'est ici que le Comte et sa suite s'arrêteront. Tandis que l'on s'abandonnera aux plaisirs qui naissent au milieu d'un repas champêtre, Léon sortira de cette grotte, où il aura soin de se cacher; sa présence inattendue attirera les regards, son vêtement sauvage excitera en même tems la curiosité et la compassion. Mon père ne voudra point laisser échapper l'occasion de faire encore une belle action, et mon fils sera conduit dans le château de ses ancêtres, il prodiguera ses caresses à son aieul, il parviendra peut-être à le fléchir en notre faveur; il sera au moins à couvert de l'infortune.

RODOLPHE.

J'admire combien, la tendresse maternelle est ingénieuse; mais, ne craignez-vous pas qu'une indiscrétion de la part de l'enfant, ne fasse en un moment évanouir ce beau rêve.

LÉON.

Oh ! pour sauver papa et maman, je garderais le silence plutôt toute ma vie.

LAURE.

Toute ta vie ? Ce serait beaucoup trop ; mais nous exigeons ce silence pour quelque tems ; tu paraîtras devant ton aïeul comme un jeune sauvage qui ne sait rien de nos usages, pas même exprimer ses idées. Ce caractère plaira sûrement à mon père et éloignera les questions qui pourraient t'arracher une réponse qui nous perdrait tous.

LÉON.

Tu seras obéi ; maintenant, quand je voudrai un baiser de toi, je ne le demanderai plus, je le prendrai.... Tiens... Tout comme ça....

(*Il tend ses bras à sa mère et lui donne plusieurs baisers. On entend un bruit de cors*).

RAYMOND.

Voici la chasse, (*à Laure.*) Craignons qu'on ne nous rencontre ensemble.

RODOLPHE.

Je vais me placer derrière ce rocher, pour tout examiner sans être vu. Si mon secours vous devient nécessaire, vous me trouverez dans cette grotte (*à Léon*), et vous, mon jeune ami, n'oubliez pas que ce sont les auteurs de vos jours que vous allez servir ; un seul mot pourrait vous coûter des regrets qui ne finiraient point.

» Il s'enfonce dans le bois au-dessus de la grotte, mais, » reparait un instant après sur le rocher qui ferme la » grotte même, pour examiner le succès du projet. » Laure sort par les coulisses opposées. Léon, r'entre » dans la grotte. Raymond reste seul sur la scène «.

SCENE VI.

Le Comte de TALMONT, le Comte de MAREUIL, LAURE, RAYMOND, LÉON, RODOLPHE *éloigné*, CHASSEURS.

» Le bruit de la chasse devient plus fort, plus vif ; on semble poursuivre quelque bête féroce ; dans le moment » même on apperçoit la chèvre qui fuit vers l'antre ; » le comte de Talmont qui la presque atteinte, lève le » bras et va la frapper avec un épieu ou lance courte. » Léon qui de sa grotte, s'en est apperçu, n'écoute » que le premier mouvement et s'élance entre la chèvre » et le Comte, de manière que celui-ci est prêt de faire » tomber le coup sur l'enfant. Léon à genoux supplie

» pour sa chèvre, qui s'est précipitée dans la grotte :
» le Comte surpris, regarde l'enfant, le montre à ceux
» qui l'entourent, lui sourit, le prend par la main, le
» fait lever et le conduit sur l'avant-scène. Pendant ce
» tems, Raymond et Laure se témoignent, par des
» signes furtifs, leurs craintes, leur espoir et leur joie.
» Léon, jette quelquefois un regard sur eux «.

Nota. » Pendant cette scène et le dialogue qui suit, les
» chasseurs préparent le repas et le lieu où l'on doit la
» prendre ; ils forment avec des fagots, un siège élevé
» qu'ils couvrent d'un tapis, c'est dessus que doit s'as-
» seoir Laure «.

TALMONT.

CET enfant est charmant ! Et d'où viens-tu, mon petit ami ? (*Silence de la part de Léon*). M'as-tu entendu ? (*Même silence. Seulement il examine, curieusement, les habits et les armes du comte.*

Mes vêtemens lui paraissent extraordinaires ; ne serait-il jamais sorti de cette forêt, et n'aurait-il jusqu'à ce jour, vécu que sous les lois de la nature comme les animaux sauvages ? Cependant sa figure est pleine de douceur. (*Ici, Léon prend un petit air méchant, et parait vouloir fuir.*)

MAREUIL.

Eh ! le petit gaillard n'est pas si privé qu'on l'aurait cru d'abord.

LÉON, *en paraissant vouloir fuir, va se jetter dans les bras de sa mère, et lui demande à voix basse en montrant le comte de Talmont.*

Est-ce ton père ?

LAURE.

C'est lui.

» Léon, semble s'enfuir de nouveau des bras de sa mère
» et revient vers le comte de Talmont dont il sai-
» sit la main et la baise, comme s'il lui demandait
» d'avoir pitié de lui «.

TALMONT, *avec bonté.*

Le pauvre enfant, il a l'air tout effrayé !... Je le prends sous ma protection. S'il est seul dans l'univers, il trouvera un père en moi. (*Léon se jette à ses genoux.*

RODOLPHE, *toujours placé sur le rocher, remercie le ciel, et se retire.*

Comment est-ce qu'il m'entendrait ? (*Tout-à-coup Léon se contraint.*)

LÉON, (*à part*).

Je me trahis.

MAREUIL.

Il faut que je l'embrasse aussi. (*Il veut prendre Léon,*

qui lui donne un souflet et se sauve.) Le petit espiègle!

TALMONT.

Pardonnez-lui, il ne connait rien à nos usages.

MAREUIL.

Et qui diable lui a appris ceux-ci?

TALMONT.

Raymond, c'est ici que je vous ai vu pour la première fois, et que je vous ai en quelque sorte adopté; vous m'avez donné plusieurs jours de bonheur je le dis avec plaisir; et bien certainement, vous en reservez de nouveaux à ma vieillesse. (*Raymond leve avec douleur les yeux au ciel.*) C'est à vous que je confie cet enfant; formez-lui un cœur semblable à celui que je vous connais.] (*Mouvement simultané de joie de la part de Raymond, de Laure et de Léon.*

MAREUIL, *à part.*

Ce Raymond-là, ne me plait guère à moi; je le vois un peu trop souvent auprès de Laure.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

» Entrée des Villageois et Villageoises, qui offrent en passant des présens au comte de Talmont, et vont les » déposer aux pieds de Laure, qui leur sourit avec » bonté. «

TALMONT.

MES amis, je reçois vos présens avec reconnaissance; Raymond, vous ferez donner la moitié de notre chasse à ces bonnes-gens; en partageant nos plaisirs, ils n'en seront que plus vifs.

» Le comte de Mareuil va pour prendre la main de Laure, » et la conduire au siège qu'on lui a préparé, mais Raymond qui a deviné son intention, le prévient, et con» duit lui-même son épouse. Le vieux comte marque sa » jalousie par un mouvement et une grimace ridicules. » Laure s'assied sur le siège, les deux comtes se placent » plus bas sur le tapis; Léon se met sans façon aux » pieds de Laure, et Raymond se tient debout derrière » elle. Les chasseurs apportent devant eux des fruits, » du vin, etc. Le comte s'empare le premier d'une » pêche superbe et se dispose à la manger, lorsque Léon » s'en saisit, fait un saut et s'éloigne avec; le comte se » désole, veut ravoir son fruit, mais, Léon se moque » de lui; il vient vers Laure, met un genou en terre et » lui présente le fruit. Elle le reçoit, veut le rendre au » comte, qui n'osant le reprendre, la supplie de le » garder ».

ON DANSE.

» Laure remet une corbeille de fruit à une jeune fille qui » les distribuent à ses compagnes. Le comte de Talmont » donne un bouteille de vin à un gros réjoui. (*Le premier paysan*), Raymond lui donne des gobelets, il les » distribue à ses compagnons et dit de suite :

I. PAYSAN, *ôtant son bonet.*

Monseigneur, veut-il ben nous permettre de chanter une petite chanson de not'village : ça le divartira peut-être, et nous, nous en boirons un coup de meilleur cœur.

(*Le comte de Talmont le permet par un signe.*)

MAREUIL.

Oui, oui; cela égayera le repas.

LE I. PAYSAN, *à ses camarades.*

Allons, enfans, attention : vous chanterez le refrain, entendez-vous? *L'Amour et le Vin.*

MAREUIL.

L'Amour et le Vin : cela n'est pas neuf.

I. PAYSAN.

C'est vrai, monseigneur, mais, ça ne s'use jamais; ça n'a pas fait plus de plaisir il y a mille ans, que ç'en fait aujourd'hui : c'est comme quand je bois; il y a ben trente ans que j'en ai l'habitude; eh ben! chaque fois que je prends mon verre, il me semble toujours que c'est la première fois que ça m'arrive. V'là que j'commence.

RONDE.

Le vin est utile à l'amour,
C'est là son plus bel avantage.
Lucas, trop timide, un beau jour
Voulut se donner du courage :
Il but, et soudain
Il osa tout près de sa belle.

Entendez-vous, mes amis? qu'on vienne, après cela, nous dire que boire n'est utile à rien : la maitresse de Lucas bien répondre.

Ah ! s'écria-t-elle,
Quel prodige divin !
C'est donc là ce que fait le vin ?

LE CHŒUR.

Quel prodige divin, etc.

Charmé d'un aussi beau secret,
Charmé de celle qu'il adore,
Lucas, boit plus qu'il ne fallait,
Pour être plus heureux encore :
Mais ce fut en vain,
Bien en vain, qu'attendit la belle.

V'là c'que c'est, jeunes gens, rien de trop, pas même de bon vin : la pauvre fille pleura de trouver si peu de sagesse dans son amant.

Oh! voyez dit-elle ?
Quel malheureux destin,
C'est donc là ce que fait le vin ?

LE CHŒUR.

Quel malheureux destin, etc.

Après un tel événement,
Bergère est rarement fidèle :
La belle cherche un autre amant,
Et Lucas regrette la belle :
Mais, bientôt le vin
Lui fit oublier l'infidelle.

Admirez ici l'esprit de contradiction des femmes! la nôtre s'est retirée la première. Eh bien! elle ne pardonna jamais à Lucas de l'avoir imitée ; cependant, elle rendit justice au vin.

Ah! voyez, dit-elle,
Quel étrange destin!
Le vin fait le mal et le bien.

LE CHŒUR.

Quel étrange destin, etc.

» Après la ronde et le repas, les chasseurs apportent » une espèce de litière qu'ils ont faite avec des bran- » ches encore chargées de feuilles : quelques rameaux » bien touffus s'élèvent dessus, et forment comme un » berceau de feuillage. On fait asseoir Léon, et deux » chasseurs l'élèvent sur leurs épaules. Laure qui a pris » une guirlande de fleurs, des mains d'une jeunes pay- » sanne, en orne la litière, et semble ne vouloir plaire » qu'à son père, quand dans le fait, elle ne suit que » l'impulsion de son cœur.

(*Marche gaie.*)

» Les villageois gagnent le coteau, le comte de Talmon » et sa suite se disposent à les suivre. La toile baisse » sur un tableau. «

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Le théâtre est disposé pour une fête. Sur la gauche du » spectateur, entre les arbres, est un pavillon élégant. » Un peuplier élevé se trouve un peu plus haut, il est » séparé des coulisses. Le fond de ce paysage est ter- » miné par la mer.

SCÈNE PREMIERE.

» Au lever de la toile, des villageois ornent de guirlandes » de fleurs, le pavillon et les arbres qui se trouvent dans » le lieu où doit se donner la fête.

AMALRIC, *examinant autour de lui.*

C'est donc pour assister à ses nôces, que mon oncle, le comte de Mareuil, me fait arriver si promptement! Je lui en sais tout le gré qu'on a coutume de savoir à un vieux parent qui nous frustre tout à coup d'un héritage qu'on attendait avec impatience.... Et c'est encore moi, qu'on charge du soin de veiller à cette fête charmante! aussi, je m'en acquitte avec un zèle.... (*S'adressant aux villageoises*) jeunes filles, c'est assez; vous pouvez maintenant vous retirer. (*Les jeunes filles sortent.*)

SCÈNE II.

AMALRIC, *seul.*

Croit-il que je dois voir ces préparatifs avec le plaisir qu'il me suppose?.. Il ne connait guère le cœur humain... S'il se fût remarié à quarante ans, je l'eusse peut-être laissé faire; mais, s'en aviser à soixante, et lorsque je me vois déjà son héritier!... Je n'aurai pas pris vainement, tant de soins, pour le détourner d'un acte qui n'est plus qu'une folie, à son âge; je n'aurai pas, surtout, pour m'assûrer cette fortune, prête à m'échapper, chargé en pure perte, ma conscience d'un crime...ignoré jusqu'à ce jour... (*avec un espèce de remords.*) Je croyais que cette action barbare serait la seule que j'eusse à faire... Mais, voici mon oncle... Dissimulons.

SCENE III.

AMALRIC, le Comte de MAREUIL, *ensuite* LÉON.

MAREUIL.

Enfin, mon neveu, je trouve le moment de vous entretenir en particulier; vous me voyez prêt à former une alliance aussi avantageuse qu'honorable.

AMALRIC.

Vous imaginez sans peine toute la joie que cet événement me cause.

MAREUIL.

Eh bien ! j'en suis fort aise ; à parler franchement, je craignais le contraire.

AMALRIC.

Ah ! vous oubliez donc, quel est le cœur de votre neveu.

MAREUIL.

Je m'en souviens ; mais je suis déjà un peu vieux, et je sais, qu'à mon âge, le mariage alors, fait quelquefois rire le monde et pleurer les parens.

AMALRIC.

Vous êtes encore d'un âge très-convenable.

MAREUIL.

C'est ce que j'ai pensé. Il est bon de te rappeler que cette alliance était arrêtée depuis long-tems. J'avais d'abord songé à toi.

AMALRIC.

Je reconnais bien là cette bonté qui vous caractérise.

MAREUIL.

Oui, mais j'ai réfléchi que je pouvais penser à moi, tout aussi bien qu'aux autres, et c'est ce que j'ai fait.

AMALRIC.

Et vous avez agi sagement.

MAREUIL.

Sans doute. Je n'ai que soixante ans, je suis riche ; eh bien ! j'ajouterai un charme de plus à ma vie. Voilà vingt ans que je suis veuf, c'est assez ; il y a quelque tems de plus, que j'ai perdu le seul fils que j'avais eu de mon mariage : c'était dans le tems de mon premier voyage en Asie. Il y a, si je m'en souviens bien, vingt-deux ans à présent. Ainsi, je dois me dépêcher de me donner un nouvel héritier, si je veux en avoir.

AMALRIC, *à part.*

Il me deshérite sans façon, et je ne m'en vengerais pas. (*Haut.*) J'admire tout ce que vous faites.

MAREUIL.

Je suis fort content que tu sois venu aussi-tôt que je t'ai mandé.

AMALRIC.

Je n'avais garde d'être en retard.

MAREUIL.

A te dire la vérité, Laure ne m'aime pas autant que je le voudrais.

AMALRIC.

Elle à tort, certainement.

MAREUIL.

J'ai quelqu'idée que sa froideur n'est pas naturelle. (*ici Léon entre et écoute dans le fond du théâtre.*) Je rencontre

toujours sur mes traces certain écuyer, qui, je tremble de le croire, est beaucoup trop affectionné par la belle Laure.

LÉON, *à part.*

Ils parlent de papa et de maman, redoublons d'attention.

MAREUIL, *appercevant Léon.*

Est-ce que ce petit ourson nous écouterait.

AMALRIC.

Vous savez bien que c'est un enfant sauvage.

MAREUIL.

Eh! je ne m'y fierais pas: éloignons-nous un peu.

(*Léon s'asseoit à terre à côté du comte.*)

Mais voyez ce petit espiégle... Je vais lui donner une dragée pour l'envoyer jouer ailleurs. (*Léon reçoit la dragée et s'attache à la poche du comte, comme s'il en voulait une autre.*) Il a mis dans sa tête qu'il ne nous quitterait point.

AMALRIC.

Qu'importe : il ne peut nous comprendre. Ouvrez-moi sans crainte votre cœur, et dites en quoi je puis vous être utile?

MAREUIL.

Il faudrait que tu observasses cet écuyer, pour deviner si je me trompe... Tu est plus leste que moi.

LÉON, *à part et se levant.*

Papa le saura dans un moment.

MAREUIL.

Si mes soupçons se réalisent, le malheureux périra.

LÉON, *à part, et retournant vivement sur ses pas.*

Oh dieu!

SCÈNE IV.

Le Comte de MAREUIL, AMALRIC.

MAREUIL.

AU surplus, je vais t'apprendre un secret qui me rassûre, c'est que, demain, au point du jour, je dois épouser Laure.

AMALRIC, *à part.*

Demain! il n'y a pas un moment à perdre!..

MAREUIL.

Adieu. Je désirais avoir cet entretien avec toi; pense à ce que je t'ai dit.

AMALRIC.

Je vous servirai de mon mieux.

MAREUIL.

J'y compte; (*Il sort.*)

SCENE V.

AMALRIC, *seul.*

AH ! mon cher oncle est jaloux !... A soixante ans, il est permis de l'être.... Mais, aurait-il soupçonné juste ?... cet écuyer serait-il en effet préféré ?... Il l'est certainement, et la présence du comte ne l'aura rendu que plus aimable aux yeux de Laure... Il me vient une idée... excellente !... Surprenons le secret de ces amans, forçons-les à recevoir nos soins, unissons-les, s'il le faut ; désespérons le comte de Mareuil, et assûrons-nous son héritage... C'est bien à un vieux fou comme lui, de songer à l'hymen. Allons, suivons ce plan : c'est servir en même tems : la raison, l'amour... et notre intérêt.

» Il apperçoit Raymond, il se met à part, le doigt sur » la bouche, comme pour s'imposer silence.

SCÈNE VI.

RAYMOND, AMALRIC.

RAYMOND, *à part et sans voir Amalric.*

LE moment affreux est donc arrivé, ce que je viens d'apprendre... Mais ce personnage odieux ici ! retirons-nous.

AMALRIC, *allant au-devant de Raymond.*

Ah ! Raymond, je suis charmé de vous rencontrer.

RAYMOND, *froidement.*

Vous me faites trop d'honneur.

AMALRIC, *à part.*

Il est triste, il aime.

RAYMOND, *à part.*

Il vient me sonder, soyons sur nos gardes.

AMALRIC.

Vous paraissez avoir des inquiétudes.

RAYMOND, *à part.*

Ma douleur me trahit. (*Haut*, *en affectant de sourire.*) A l'approche d'un si beau jour, qu'elles inquiétudes pourrais-je avoir ?

AMALRIC.

Ah ! je vois effectivement que vous partagez la joie générale. (*à part.*) Il se contraint. (*Haut.*) Qui pourrait, il est vrai, ne pas se réjouir du bonheur de Laure ? c'est bien la plus aimable personne...

RAYMOND, *vivement.*

Oh ! bien aimable !

AMALRIC, *le fixant.*

Vous dites cela avec une vivacité qui me charme...

RAYMOND, *à part.*

Malheureux ! qu'ai-je fait ?

AMALRIC, *négligeamment après l'avoir écouté.*

Mais, rien que d'exprimer le sentiment de votre cœur.

RAYMOND, *embarassé.*

Je ne suis point... le seul qui admire Laure.

AMALRIC, *l'observant.*

Vous n'êtes point le seul... (*vivement.*) Vous aimez la fille du comte de Talmont.

RAYMOND, *tâchant de prendre de la fierté.*

Seigneur ! vous voulez m'arracher un secret...

AMALRIC.

Un secret ! Vous aimez donc, avouez-le.

RAYMOND, *se remettant.*

J'admire la subtilité de votre esprit, seigneur; en vérité, en reprenant chacune des paroles que vous me faites dire, vous parviendrez à m'arracher en effet, un secret.... que je n'aurais jamais eu.

AMALRIC, *d'un ton adouci.*

Ecoutez, Raymond, j'ai lu dans votre cœur, et ce que je sais, ne doit vous inspirer aucune crainte. Je suis plus votre ami que vous ne pensez.

RAYMOND, *à part.*

Ame astucieuse ! (*Haut.*) Seigneur, je m'honore de ce sentiment.

AMALRIC.

Ce sentiment ne sera point stérile pour vous, si vous voulez être franc avec moi : je puis vous unir à Laure.

RAYMOND, *d'un ton ironique.*

En vérité, seigneur, vous vous donneriez une peine bien inutile.

AMALRIC.

Vous vous défiez encore de moi ? Eh bien ! je veux vous donner l'exemple de la franchise, connaissez le secret de mon cœur... N'avez-vous pas fait réfléxion que, par ce mariage, une fortune immense va m'être ravie ?

RAYMOND, *après l'avoir froidement regardé.*

Eh bien ! seigneur, que m'importe ?

AMALRIC.

Prenez garde à ce que vous dites, rien la dedans ne vous est indifférent. J'ai juré de tout entreprendre, pour rompre l'hymen qui s'apprête; et pour assurer mes succès, je puis unir Laure à son amant, afin qu'une barrière insurmontable s'élève entre elle et le comte de Mareuil.

RAYMOND.

C'est assez seigneur; je vois que le comte est inquiet sur

le cœur de Laure. Vous pouvez lui dire que vous avez rempli votre devoir, et que Raymond n'a rien dit qui pût confirmer ses soupçons. (*Il s'éloigne*)

AMALRIC, *court après lui, le ramène sur l'avant-scène, et après un moment de silence, il lui dit d'une voix émue.*

Raymond, vous avez surpris mon secret, vous savez combien il m'importe de le renfermer en moi-même... S'il sortait de votre bouche!...

RAYMOND, *tranquillement.*

On ne m'intimide point par des menaces, seigneur; je les brave et je méprise la ruse, ainsi que ceux qui l'emploie.

AMALRIC, *avec mépris.*

Mais, qu'ai-je à craindre? il n'est pas même en ton pouvoir d'attirer un soupçon sur moi.

RAYMOND.

Vous avez obéi, cela doit vous suffir.

AMALRIC, *à part.*

Il croit que j'ai voulu l'abuser; soyons tranquille sur ce que j'ai eu l'imprudence de lui devoiler. (*Il sort.*)

SCENE VII.

RAYMOND, *seul.*

M'AURAIT-IL en effet parlé avec franchise? son intérêt pourrait, il est vrai, tourner à notre avantage. Expliquons-nous-en avec Laure, qui s'avance vers ces lieux.

SCENE VIII.

RAYMOND, LAURE, LÉON, *amenant sa mère.*

LÉON.

TIENS, voici papa; je lui ai dit comme à toi tout ce que j'ai entendu. (*Il reste dans le fond du théâtre, où il observe de toutes parts.*)

RAYMOND.

Oui, ma chère Laure; le plus grand malheur nous menace. Demain, tu dois être conduite à l'autel; le tems presse, fuyons, allons attendre dans quelque lieu inconnu, que l'orage qui gronde sur nos têtes, soit entièrement dissipé.

LAURE.

Je t'ai donné ma foi, décide de mon sort.

RAYMOND.

Demain n'est pas le seul jour que nous ayons à crain-

dre. Nous sommes observés : le comte de Mareuil a des soupçons ; ma présence l'inquiète ; son neveu aussi astucieux qu'insinuant, a essayé de surprendre notre secret. Il a même affecté de lier sa cause à la nôtre...

LAURE.

Etais-tu bien en garde contre cette séduction ?

RAYMOND.

J'avoue, que je crus un instant voir quelque franchise dans ses paroles.

RAIMOND.

C'est alors que nous devons nous en défier davantage.

LAURE.

Oh ! puisse le reste de cette journée, s'écouler dans la paix ! demain, nous ne serons plus dans ces lieux. Dès que les ténèbres auront enveloppé la terre, il nous sera facile de nous échapper chacun de notre côté ; nous pourrons nous rejoindre sur ce rivage, une barque en sera bientôt détachée et alors nous nous rendrons auprès du généreux Rodolphe.

LAURE.

Ton courage me soutient, ton amour m'anime, et j'espère tout de l'avenir... Mais n'oublions point que des yeux jaloux et perfides sont fixés sur nous.

LÉON.

Allez, moi je veillerai, et ma tendresse pour vous, devinera facilement le mal qu'on veut vous faire.

» Il leur envoie des baisers, revient ensuite, tombe à » genoux et supplie le ciel de veiller sur les auteurs de » ses jours : la musique, qui exprimait ses sentimens, » change de motif et annonce la marche des personnes » qui doivent former les jeux. Léon, à l'approche de la » fête, se lève et court dès que les premiers personna- » ges de la marche paraissent, se placer à côté de son » père, ainsi qu'il est marqué dans la scène suivante «.

SCÈNE IX.

Entrée des personnages qui composent la fête.

Deux HÉRAULTS, GARDES, quatre jeunes CHEVALIERS qui doivent s'exercer dans les jeux : Amalric, se trouve de ce nombre. Le comte de TALMONT, tenant sa fille par la main et accompagné du comte de MAREUIL. Deux suivantes de Laure, portant un riche coussin, sur lequel sont les prix destinés au vainqueur. RAYMOND et LÉON, celui-ci porte une corbeille dans laquelle est une colombe. VILLAGEOIS et VILLAGEOISES, en habits de fête.

Les comtes et Laure se placent sous le pavillon, et Léon se met à côté d'eux.

CHŒUR GÉNÉRAL, *pendant la marche.*

Qu'aux plaisirs, à l'amour,
On consacre ce jour;
Que chacun s'empresse
Par ses jeux et ses chants,
A doubler l'ivresse
Qui captive nos sens,

UNE SUIVANTE, *aux chevaliers, pendant qu'on forme des danses légères et gracieuses.*

Par vos jeux, image des combats,
Preux chevaliers, acquerrez de la gloire;
Par vous le prix ne peut manquer d'appas;
La beauté doit couronner la victoire.

Nota. » Pendant les chants et les danses, l'enfant porte » la corbeille à un jeune villageois qui y prend la co- » lombe, et va la placer au haut de l'arbre disposé à » cet effet. Les chevaliers viennent ensuite saluer les » comtes, et vont, les uns après les autres, lancer un » trait à la colombe; pas un ne l'atteint «.

MAREUIL, *se levant.*

Je vois bien qu'il faudra que je m'en mêle pour que la beauté ait aujourd'hui le plaisir de donner un prix à l'adresse; et ce prix, charmante Laure, sera pour votre chevalier... (*Il prend un arc et une flèche.*)

RAYMOND.

Si le comte de Mareuil et le sire de Talmont le permettent, je tenterai aussi la fortune.

MAREUIL, *à part.*

Allons, voilà ce maudit écuyer qui se met de la partie.

TALMONT.

Raymond, je vous le permets.

MAREUIL, *avec humeur.*

Eh bien, je vous le permets aussi.

» Léon court chercher un arc et une flèche à son père... » Le comte de Mareuil lance son trait, et a le bonheur » de couper le ruban qui retenait attachée la colombe, » qui s'envole aussitôt; il se réjouit déjà de sa victoire, » lorsque Raymond ajuste l'oiseau, le perce de sa flè- » che et l'abbat. Léon court le ramasser, et le remet » entre les mains de Raymond, qui, à son tour, le dépose » au pieds de Laure, un genou en terre et reçoit d'elle » le prix destiné au vainqueur : le comte de Mareuil se » désole et semble maudire l'écuyer «.

CHANT DE VICTOIRE.

Applaudissons à cette adresse
Et louons le jeune vainqueur;
Louons encore plus sa maîtresse,
Si c'est ainsi, qu'il gagne un cœur.

» Sur la fin du chœur, la nuit se fait remarquer et de-
» vient bientôt très-sombre.
» Tout-à-coup, la mer paraît couverte de jolies barques,
» entourées de festons et de guirlandes de fleurs, et
» illuminées en verres de couleurs. Plusieurs de ces bar-
» ques sont pleines de musiciens qui font entendre un
» concert qui paraît éloigné. Après le concert, un Hé-
» rault élève la voix et dit:

Le combat de la joûte est prêt; les chevaliers qui doivent y prendre part vont se présenter.

MAREUIL.

La joute ! j'ai dans mon tems été un fameux joûteur, et je m'en souviens encore. Belle Laure, je romprai une lance ce soir en votre honneur.

» Raymond, par un signe demande la permission de se
» mêler à ces nouveaux jeux, ce qui lui est accordé «.

A part. Toujours cet écuyer ! je ne pourrai m'en débarrasser !

Continuation des jeux. » Quatre chevaliers joûtent d'abord
» entr'eux et sont moitié vainqueurs et moitié vaincus :
» le comte de Mareuil parait ensuite, et voit en face
» de lui Raymond, qui s'avance également, la lance en
» arrêt : le comte est prêt à tomber dans la mer, du coup
» que lui porte l'ecuyer «.

MAREEUIL.

Au secours ! au secours !

» Raymond s'élance et retient le comte, qui, effrayé, du
» danger qu'il a couru, se plaint beaucoup et d'une
» manière fort ridicule. Toute la fête est troublée ; le
» comte de Talmont, sa fille et les chevaliers, s'em-
» pressent autour du comte de Mareuil «.

MAREUIL.

Voyez, mon cher comte, si je ne suis pas aujourd'hui dans mon jour malheureux.

TALMONT.

Je vous plains de tout mon cœur.

MAREUIL.

Et c'est cet écuyer malencontreux qui est la cause ! Mais je lui dois la vie, et s'il ne valait pas mieux être reconnaissant, je lui chercherais querelle. Mon ami, (*serrant la main de Raymond.*) si jamais vous avez besoin de la protec-

tion du comte de Mareuil, comptez sur elle. (*A un Villageois.*) Toi, aide-moi à marcher.

» Tout le monde sort, à l'exception d'Amalric; la scène » alors demeure dans une obscurité profonde «.

SCENE X.

AMALRIC, *seul.*

Cet événement vient très-à-propos ; les jeux se seraient sans doute prolongés fort avant dans la nuit et auraient peut-être fait manquer le dessein que je médite. Puisque les soupçons du comte ne sont pas confirmés, et que certainement Raymond craint d'être franc avec moi, il ne me reste plus que la force à employer, et le tems presse. Sans doute, Argan m'attend ici aux environs. (*Il appelle à voix basse.*) Argan! Argan!

SCENE XI.

AMALRIC, ARGAN.

ARGAN.

Me voici.

AMALRIC.

As-tu rassemblé les gens qui te sont nécessaires?

ARGAN.

Nous sommes prêts. Expliquez-moi votre dessein.

AMALRIC, *à voix basse et rapidement.*

Je t'ai fait connaître l'appartement de Laure; ses fenêtres donnent sur la mer. Lorsque tout le monde sera livré au repos, tu t'introduiras chez elle; tu t'en saisiras en la mettant hors d'état de faire entendre des cris qui vous perdraient; une barque vous attendra sur le rivage; tu l'y déposeras; deux de tes compagnons la garderont, et tu retourneras avec le reste t'emparer de l'écuyer que je t'ai désigné; tu le mèneras également à la barque, vous vous éloignerez avec rapidité, et vous conduirez ces deux personnages dans le lieu que je vous ai indiqué; il suffit qu'ils demeurent là assez de tems pour que l'alliance projetée du comte de Mareuil, soit rompue; on ne manquera pas de regarder cette fuite comme le fruit d'un amour secret et criminel. Tu m'entends; sois exact et fidèle, et ta fortune est faite... Retirons nous à l'écart.

(*Ils s'éloignent et rentrent dans la coulisse.*)

SCENE XII.

RAYMOND, LAURE; LÉON.

RAYMOND, *conduisant Laure.*

DU courage, ma chère Laure!

LÉON.

Allons, maman, nous voilà au rivage et personne ne nous a vus.

LAURE.

Oh! que les suites d'une action imprudente sont cruelles! Raymond, tu sais combien je t'aime; mais je ne puis fuir la maison paternelle, sans sentir mon cœur déchire!..

RAYMOND.

Tu reverras ces lieux; ton père nous pardonnera, tu connais sa bonté : hâtons-nous, voici la barque.

LAURE, *à son fils.*

Adieu! trop cher odjet d'un hymen malheureux!.... Adieu!... (*Laure et Raymond embrassent leur fils; Laure a de la peine à s'en séparer.*

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ARGAN, *et ses affidés.*

ARGAN, *bas, après s'être aproché.*

QUELQU'UN est là, fuyons.

I. AFFIDÉ, *bas.*

Un moment! j'entrevois une robe de femme; il me semble reconnaître... la taille de Laure.

ARGAN.

S'il était vrai! Avançons. (*Ils se dispersent, pour reconnaître les personnes qui sont dans ce lieu.*)

LÉON, *qui a entrevu un homme, arrête avec effroi son père et sa mère.*

Papa, nous sommes suivis.

RAYMOND, *à Laure.*

Reste un moment.

» Il observe de côté et d'autre. Argan, qui s'est approché
» de Laure, lui met tout-à-coup sous le nez, une lan-
» terne sourde, qu'il tenait cachée sous son manteau «.

ARGAN.

C'est elle!... Amis, à moi!

» Raymond qui a entendu Argan, court à Laure, la prend
» dans ses bras et veut l'emporter dans la barque. Ar-

» gan et ses gens l'en empêchent. Laure pousse un cri.
» Raymond se débat, se dégage et tire son épée. «
(*Tumulte.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, le Comte de TALMONT, AMALRIC, GARDES, *portant des flambeaux.*

TALMONT.

QUE signifie ce bruit!... Ma fille ici!

ARGAN, *au l. affidé.*

Nous sommes perdus. (*ils s'enfuient.*)

AMALRIC, *au comte, après un moment de silence.*

Seigneur, vous voyez ici l'effet de mes soins. Je savais que ce malheureux avait séduit la trop faible Laure, je savais également que cet instant était celui qu'ils avaient choisi pour fuir de ces lieux. J'ai fait cacher des gens sur ce rivage, pour prévenir la consommation du crime; j'ai réussi, et j'en rends graces au ciel.

RAYMOND.

Amalric, vous ne dites que la moitié de la vérité; je n'ai point séduit Laure.

TALMONT.

Eh! qu'as-tu donc fait? malheureux!

RAYMOND, *rapidement.*

Je l'ai arrachée de son appartement; je l'aime, je l'adore! j'ai osé être criminel; mais...

LAURE.

Mon père!...

RAYMOND.

Moi seul, mérite votre courroux.

TALMONT.

Ingrat! et c'est-là le prix que tu réservais à ton bienfaiteur! Tu sais quel supplice attend celui qui arrache des bras d'un père, une fille chérie! celui qui, né dans l'obscurité, ose concevoir le crime de souiller le sang le plus pur. Demain, l'aurore éclairera le dernier instant de ta vie.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LAURE.

Qu'ai-je entendu! quelle sentence!...
Votre fille est à vos genoux!

TALMONT, *avec indignation.*

Relevez-vous! relevez-vous!
Oser implorer ma clémence!
Dois-je croire à votre innocence?
Relevez-vous! relevez-vous!

ENSEMBLE.

LAURE, *à part.*	AMALRIC, *à part.*
Contraignons-nous donc au silence,	Qu'avons-nous fait! quelle imprudence!
Sauvons, s'il se peut, mon époux.	Ils seraient déjà loin sans nous.

TALMONT, *aux gardes.*

Qu'on l'éloigne.

LAURE ET L'ENFANT.	GARDES, *à Raymond.*
Dieu protecteur, veille sur nous.	Allons, marchez, et suivez-nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

» Au fond de la scène, est un vieux château fortifié, et » sur les côtés sont des arbres, dont un peut correspondre à la fenêtre grillée d'une tour. «

» Le théâtre n'est pas éclairé; on n'apperçoit d'autre lumière que celle d'une lampe, qui brûle dans la prison » de Raymond «.

SCENE PREMIERE.

LAURE, LÉON.

» Ils sortent tous deux par une porte basse et secrette du » château, et marchent avec beaucoup de précaution. » Musique sourde, et n'exprimant, s'il est permis de » le dire, que la crainte de troubler le silence «.

LAURE, *à voix basse.*

Tout le monde repose, avançons sans bruit.

LÉON, *de même.*

Dieu merci, personne ne nous a vu, et il est heureux, chère maman, que tu aies pu te procurer la clef de cette petite porte.

LAURE.

De ce côté, il nous sera plus facile de parvenir au pied de la prison de ton malheureux père, et d'échapper aux yeux surveillans des sentinelles, que l'on a placées dans l'intérieur du château.

LÉON, *appercevant la lumière de la tour.*

Oh! mon dieu!... maman, n'est-ce pas-là la vilaine tour, dans laquelle on a mis mon papa?

LAURE.

C'est elle ! O ciel !

» Elle court au pied de la tour, s'arrête au bord du fossé » se désole et cherche partout un endroit pour s'appro- » cher plus près.

LÉON.

Ne t'afflige donc pas comme ça, maman ; si tu savais combien tu me fais de peine !...

LAURE, *le pressant sur son cœur.*

Aimable enfant ! si ton père apprenait au moins, que nous errons autour de sa prison.

LÉON.

Ecoute, il me vient une idée, j'ai sur moi, ma petite flûte, je vais jouer l'air qui lui plait d'avantage, et sûrement il paraîtra aux barreaux de sa fenêtre.

» Léon tire de sa poche une petite flûte, se place sous le » mur de la tour, et joue un air tendre et plaintif. Dès » qu'il a fini, Raymond paraît aux barreaux de sa » croisée.

RAYMOND.

Qu'entends-je ?

LAURE, *avec joie.*

C'est lui.

(*Pantomime expressive de part et d'autre.*)

LÉON, *vivement à sa mère.*

Tu as pris une forte lime, donne la moi ; je vais monter sur cet arbre, dont les branches sont aussi hautes que la fenêtre ; j'attacherai la lime à cette corde, et sûrement je la lui ferai parvenir.

» Laure embrasse son fils qui, ayant reçu la lime, monte » aussitôt sur l'arbre ; sa mère, restée au pied, exprime » la crainte qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMALRIC.

» A peine l'enfant commence à monter, qu'Amalric pa- » rait à la porte secrette, il s'avance doucement, en- » trevoit Laure, mais ne remarque pas l'enfant. Il ex- » prime sa joie, fait encore quelques pas et saisit » Laure par le bras ; elle pousse un cri, Léon se cache » aussi-tôt dans le feuillage, et Raymond disparait de » la fenêtre avec sa lumière.

AMALRIC, *au milieu de la scène.*

J'ÉTAIS sûr, que je vous surprendrais au pied de cette tour. C'est de moi, maintenant, que dépend votre sort.

LAURE.

Ah! de grace, laissez moi me retirer, il vous sera toujours facile de retrouver votre victime.

» Amalric s'oppose à son passage, elle fait quelques pas
» vers la porte secrette et vient tomber presque sans
» vie, sur le petit mur servant de parapet au fossé,
» Amalric la suit et lui donne des secours. Pendant cette
» action, Léon est descendu de son arbre et dit :

LÉON, *à part.*

Nous sommes perdus! maman est surprise; ils vont aussi la mettre en prison; et que puis-je faire seul, pour eux? Courons bien vite chercher notre bon-aimi Rodolphe «.

(*Il disparait dans la coulisse à droite.*)

SCÈNE III.

LAURE, AMALRIC.

LAURE, *ramenée sur le devant de la scène.*

Que me voulez-vous encore; homme cruel?

AMALRIC.

Ce nom me convient peu, Laure, et vous allez-en être convaincue. La dissimulation vous est maintenant inutile. Ne craignez rien, ce n'est point votre perte que je désire, c'est votre bonheur.

LAURE.

Amalric, vous savez combien je suis coupable, et sans doute, vous ne cherchez point à me trouver plus criminelle encore. (*à part.*) Puisse-t-il ne point appercevoir mon fils!

AMALRIC.

Vos sentimens se trouvent d'accord avec mon intérêt. J'avais deviné ce qui se passait dans vos ames, c'était assez pour m'apprendre ce que vous vouliez faire. Sachez, que les gens qui vous ont arrêtée, devaient vous conduire avec votre amant, dans un lieu où vous eussiez été facilement heureux; rien n'a pu réussir; je ne me décourage point. J'ai corrompu le geolier de Raymond; il ne peut le faire sortir, à cause des sentinelles placées dans la cour, mais il doit déjà lui avoir remis differens instrumens, pour briser les barreaux de sa fenêtre; lorsqu'il se sera acquitté de cette promesse, il viendra me trouver ici par la petite porte secrette, nous attendrons que Raymond ait enlevé l'obstacle qui s'oppose à sa liberté; nous éléverons ensuite une échelle, pour atteindre, du bord du fossé à la fenêtre de la tour, et réunis enfin l'un et l'autre.... Vous comprenez ce qui vous restera à faire.

LAURE, *qui a été extrêmement agitée pendant ce récit, se jette aux genoux d'Amalric.*

Ah ! pardon, mille fois pardon ! de notre peu de confiance. Oui, vous êtes notre sauveur, et nous vous bénirons jusqu'à notre dernier jour.

AMALRIC.

Relevez-vous, madame, j'entends quelque bruit ; c'est sans doute le geolier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Est-ce vous, seigneur Amalric ?

AMALRIC.

Oui, approche.

LE GEOLIER.

J'ai déjà... (*appercevant Laure, il s'arrête.*)

AMALRIC.

Eh bien ?

LE GEOLIER.

Je salue mademoiselle, que je n'avais pas vue d'abord.

AMALRIC.

Parle ! parle ! As-tu fait ce que je t'ai dit?

LE GEOLIER,

Oui, seigneur, j'ai... Est-ce que mademoiselle en est aussi ?

LAURE, *vivement.*

Oui, mon ami, je sais tout .. (*Lui donnant une bourse.*) Tiens, voilà pour ajouter à ton courage, et au plaisir que tu auras de faire une action d'humanité.

LE GEOLIER.

Mademoiselle sait bien que pour l'humanité, c'est mon fort. L'humanité ! Je me jetterais dans le feu pour la servir... (*A part.*) Serrons cette bourse, qui vient par-dessus le marché.

AMALRIC.

As-tu préparé ce qu'il faut ?

LE GEOLIER.

Oui, seigneur : vous trouverez l'échelle contre un de ces arbres, lorsque le prisonnier aura fini de couper ses barreaux.

AMALRIC.

Comment ! est-ce que tu ne nous aideras pas jusqu'à la fin ?

LE GEOLIER.

Je vais vous faire une observation ; si par hazard on

m'appercevait..... Vous savez ce qui pourrait m'en revenir ?...

LAURE.

Oui, mon ami, ne t'expose pas ; mets-nous seulement à même de sauver cet infortuné, et retire-toi ensuite.

LE GEOLIER.

Mademoiselle a raison ; vous savez, seigneur, qu'il est bon de concilier son intérêt avec celui du prochain ?

AMALRIC.

Tu as là, mon ami, une morale qui te fera faire fortune.

LE GEOLIER.

Chut ! J'entends marcher de ce côté. On pourrait nous surprendre. Cachez-vous dans l'épaisseur des arbres. Quant à moi, je fais ma ronde, et l'on peut me trouver par-tout à chaque heure de la nuit.

LAURE, *faisant un détour et s'arrêtant sous l'arbre dans lequel son fils à monté. A part.*

Mon fils s'est échappé ! mon cœur est plus tranquille.

(*Elle se retire.*)

SCÈNE V.

LE GEOLIER, le Comte de MAREUIL, *sorti par le pont.*

LE GEOLIER.

Qui vive ?

MAREUIL.

Ami, c'est toi précisement que je cherchais.

LE GEOLIER.

Monseigneur me fait bien de l'honneur, et sait que je lui suis entièrement dévoué.

MAREUIL.

C'est ce que nous allons voir. Ecoute : j'ai appris l'aventure de ce Raymond ; c'est un rapt en bonne forme et l'on ne badine pas avec un crime, sur-tout quand il s'agit d'un vassal, envers son seigneur. Cet homme sera condamné à mort, et je ne le voudrais pas.

LE GEOLIER.

Monseigneur a bien raison. (*à part.*) S'il lui prenait aussi l'envie de me payer pour le même service.

MAREUIL,

Il faut que tu m'obliges. Cet écuyer m'a sauvé la vie hier, je veux sauver la sienne aujourd'hui.

LE GEOLIER.

Ah ! monseigneur ! j'admire un si beau trait.

MAREUIL.

Comment! est-ce que tu aurais de la sensibilité?

LE GEOLIER.

Si j'ai de la sensibilité! et qui ne serait pas attendri! Eh bien, monseigneur, dès que je vous ai vu, j'aurais juré que c'était pour cette bonne action que vous veniez : et je me suis dit : » s'il voulait seulement me presser un peu, » il me trouverait bien faible. «

MAREUIL.

Tes sentimens me charment; je t'avoue que je ne m'y attendais guère.

LE GEOLIER.

Il y a effectivement tant d'âmes dures, qu'on a bien pu me confondre avec elles.

MAREUIL.

Cours donc faire esquiver ce pauvre diable; le souvenir de cette belle action sera pour toi la plus douce récompense.

LE GEOLIER, *à part.*

Il me parait que cet homme-là aime beaucoup les belles actions *gratis*.

MAREUIL.

Eh bien! va donc.

LE GEOLIER.

Mais, monseigneur, il y a des risques.... le comte de Talmont peut tout savoir, et sa colère sera terrible.

MAREUIL.

Je ferai ta paix avec lui.

LE GEOLIER.

Il serait peut-être prudent de ne pas le fâcher.

MAREUIL, *tirant une bourse.*

Tiens, maraud, voilà de l'or; as-tu encore quelques objections à me faire?

LE GEOLIER.

Pour vous aider dans une chose si louable!.. (*se baissant humblement.*) Ah! monseigneur, voilà que vous recommencez à me juger mal.

MAREUIL.

Allons, allons, dépêches-toi.

LE GEOLIER, *à part.*

Et de trois : courrons maintenant chercher l'échelle.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MAREUIL, *seul.*

Bon! ce que je viens de faire, me fait du bien à l'âme et au cœur.... Mais, quelqu'un vient!... Est-ce encore toi, Geolier?

SCÈNE VII.

Le Comte de TALMONT, *venu par le pont*, le Comte de MAREUIL.

TALMONT.

Non, Seigneur, c'est moi.

MAREUIL, *à part.*

Le comte ! je crois que le diable l'amène, pour m'empêcher de sauver ce malheureux.

TALMONT.

Comment, seigneur ! vous vous trouvez dehors en ce moment ?

MAREUIL.

Je ne pouvais dormir ; et puis, vous savez qu'à l'aurore... mon hymen....

TALMONT.

Seigneur, je me vois forcé de différer cet hymen de quelques jours. Je m'étais rendu à votre appartement pour vous l'apprendre ; c'est-là que j'ai su que vous preniez le frais dans ces lieux.

MAREUIL.

Oui, oui, j'y prenais le frais ; mais, je vais rentrer.

TALMONT.

Vous ne doutez point, seigneur, qu'il m'a fallu un motif bien puissant pour éloigner le moment qui doit unir nos deux familles. Vous savez peut-être l'événement qui a eu lieu hier à la suite des jeux.

MAREUIL.

Je sais tout, et j'approuve le motif qui vous fait reculer l'époque de mon bonheur ; mais retirons-nous, l'air est plus frais que je ne l'avais cru.

TALMONT.

Pardon, si je ne vous suis pas, un autre motif m'a aussi amené en ce lieu.

MAREUIL, *à part.*

Oh ! le maudit homme ! il restera pour faire manquer de mon projet.

TALMONT.

A l'aurore je dois présider le tribunal qui juge la cause de mon écuyer.

MAREUIL.

Puisqu'il en est ainsi, j'attendrai avec vous.

TALMONT, *à part.*

Il ne me quittera pas (*haut.*) je vous demande mille excuses, mais des affaires...

MAREUIL.

Oh! ne vous gênez pas! (*à part.*) j'enrage! restons cependant, lorsqu'il sagit de sauver un malheureux, nul obstacle ne doit arrêter.

TALMONT.

Tenez, mon cher comte, je vous connais l'âme généreuse, et j'aime mieux vous ouvrir mon cœur et vous faire part de mon projet que de m'exposer, par dissimulation, à le faire échouer.

MAREUIL, *à part.*

Où en veut-il venir?

TALMONT.

Vous n'ignorez pas combien j'aimais ce malheureux jeune homme, dont l'égarement me plonge aujourd'hui dans la tristesse.

MAREUIL.

J'ai entendu dire qu'il le méritait.

TALMONT.

J'en ai toujours été persuadé; mais son crime a du faire changer mon cœur; cependant le sort qui l'attend me fait frémir.

MAREUIL.

Il sera, parbleu, condamné à mort.

TALMONT.

Sa jeunesse mérite peut-être quelqu'indulgence.

MAREUIL.

Comment! (*à part*) Veut-il m'éprouver?

TALMONT.

Je vous avouerai franchement que je songe à le soustraire au danger qui le menace, à le faire fuir secrètement loin de ces lieux, en conservant néanmoins l'apparence du désir de punir un crime qui mérite en effet un châtiment exemplaire. L'idée seule d'un infortuné troublerait la joie de votre hymen et ce jour doit être heureux pour tout le monde.

MAREUIL.

Que dites-vous? parlez-vous sérieusement?

TALMONT.

Oui, comte, et je pense trop bien de vous pour douter que ce dessein ne vous soit agréable.

MAREUIL.

Agréable! vous voulez m'abuser certainement?

TALMONT.

Que ma parole d'honneur soit la garantie de ma franchise: mais, me serais-je trompé, seigneur, et ne trouverais-je en vous qu'une âme vindicative?

MAREUIL, *embrassant son ami.*

Ah! parbleu je jure que vous êtes aussi bon et aussi hu-

main que je vous ai toujours connu. Savez vous bien ce que j'ai fait, moi ?

TALMONT.

Non.

MAREUIL.

J'ai conspiré contre votre autorité.

TALMONT.

Comment !

MAREUIL.

J'ai corrompu le geolier.

TALMONT.

Serait-il possible !

MAREUIL.

Et dans un moment, vous n'aurez plus de prisonnier à garder, ni de coupable à condamner.

TALMONT.

Mon vieil ami, je reconnais bien aussi votre cœur à ce trait.

MAREUIL.

Votre fille est innocente du crime de cet étourdi, cela doit nous suffire : contentons-nous d'éloigner le coupable, et laissons, comme vous dites, croire à tout le monde que nous brûlons de mettre la loi à exécution. Tantôt, vous serez bien en colère, entendez-vous ? En attendant, retirons-nous; laissons aller les choses, sans que vous ayez l'air de vous en mêler. Dans un moment, nous reviendrons.... (*Raymond paraît à sa fenêtre, et lime ses barreaux.*) Tenez, tenez ; n'appercevez-vous pas notre homme en occupation ? (*Ils se retirent entre les arbres.*)

SCENE VIII.

LE GEOLIER, LAURE, AMALRIC.

LE GEOLIER, *entrant avec précaution, et portant une échelle.*

Il n'y a plus personne, approchez (*Laure et Amalric paraissent*), voici l'échelle. Ah ça, vous savez qu'il faut que je me retire. Je vais veiller aux environs. (*Il va dans le fond.*)

LAURE, *tandis qu'Amalric place l'échelle au pied de la tour.*

O dieu ! protège une si noble entreprise !

» Bientôt les bareaux de la fenêtre cèdent aux efforts de
» Raymond ; aussi-tôt il saute sur l'échelle, décend et
» se jette dans les bras de son épouse. Scène de sen-
» timent «.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, le Comte de TALMONT, le Comte de MAREUIL.

(*Le jour vient peu-à-peu, pendant cette scéne.*)

» Tandis que Raymond et Laure se livrent à la joie de » se voir réunis, Amalric fait sentinelle : tout-à-coup » il apperçoit les deux Comtes; alors il se jette sur » les deux époux, en s'écriant «.

AMALRIC.

Au secours! au secours! le prisonnier s'enfuit avec la fille du comte.

LE GEOLIER, *devinant de quoi il est question, s'écrie également.*

Aux armes! aux armes! par ici!...

» Effroi des deux époux. Surprise des deux comtes. Ta- » bleau. «

SCENE X.

LES PRÉCÉD. plusieurs GARDES accourant du château.

TALMONT.

Ma fille fuyait, avec ce malheureux!

AMALRIC.

Vous en avez, seigneur, la triste conviction; et je me félicite d'oublement d'avoir pu vous préserver une seconde fois du malheur qui vous menaçait.

LAURE, *à son père.*

Au nom du ciel! Mon père, écoutez moi!

TALMONT.

T'écouter! et que pourrais-tu dire à ton avantage! ta bouche avoue ta honte, et tu veux te justifier!... (*Aux gardes, en montrant Raymond.*) qu'on emmène ce malheureux.

LAURE.

Mon père!...

TALMONT.

Je te donne ma malédiction!

» Laure tombe évanouie à ce mot terrible «.

RAYMOND, *voulant se précipiter sur son épouse.*

Laure!

TALMONT, *retenant Raymond.*

Obéissez!

» Il donne des ordres aux gardes, ils emmènent Laure
» dans le château.

RAYMOND, *aux pieds du comte.*

Seigneur ! je suis le seul coupable ! que ma mort expie le crime qui vous offense.

TALMONT.

Ta mort ! elle est résolue ! mais, misérable, me rendra-t-elle le cœur de ma fille, et l'honneur de ma maison que tu m'as ravi ; sais-tu, dans quel moment vient cette nouvelle offense ? C'est à l'instant même que je méditais le moyen de te sauver ; mais maintenant, mon cœur est fermé à toute pitié. Je veux qu'à l'instant, le tribunal s'assemble, te juge, te condamne, et que dans une heure, il ne reste plus de toi, que le souvenir de ton crime. (*aux gardes.*) Allez.

AMALRIC, *à part, froidement.*

Le mariage sera rompu. cela me suffit.

» Les gardes emmènent Raymond au milieu d'eux ; le
» comte de Talmont et Amalric les suivent.

SCÈNE XI.

MAREUIL, *seul.*

» Il est resté dans un état de stupeur, pendant toute la
» scène précédente ; il revient peu-à-peu à lui.

JE suis dans un étonnement qui me laisse à peine la liberté de parler... Le scélérat ! je tente tout, pour le sauver, et pour me payer de ce bienfait ; il m'enlève mon épouse !.. mon épouse, non, non ; elle ne le sera jamais ! jamais !... L'amante d'un vil aventurier !... Allons trouver le comte de Talmont, retirons ma parole et fuyons de ce lieu.

SCENE XII.

Le Comte de MAREUIL, AMALRIC.

AMALRIC, *l'effroi peint sur la figure.*

SEIGNEUR, après de semblables évènemens, vous quitterez sans doute ce château ?

MAREUIL.

A l'instant même.

AMALRIC, *à part.*

Il m'importe plus que jamais d'en sortir ! cet étranger que je viens d'entrevoir....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LAURE, *sortant du château les cheveux épars.*

LAURE, *appercevant le comte, s'écrie :*

SEIGNEUR ! sauvez-moi ! sauvez-moi !...

MAREUIL, *embarrassé.*

Et que puis-je faire pour vous !

(*Elle tombe à ses genoux : il la relève.*)

LAURE.

Les barbares n'ont point voulu me laisser pénétrer dans ce tribunal affreux ! allez auprès des hommes cruels qui le condamnent, demandez sa grace, demandez un surcis ; dites que j'ai un secret de la dernière importance à révéler... Je le connais, cet infortuné ; persuadé qu'il assûrera mon bonheur à venir, il taira ce secret, qui peut-être le sauverait : je vous en conjure, ne rejettez point ma prière !

MAREUIL.

Vous m'attendrissez ! j'ignore ce que je pourrai, mais je vais tout tenter.

AMALRIC, *l'arrêtant.*

Seigneur, oubliez-vous....

» Ici on entend dans l'intérieur du château un son lugu-
» bre et prolongé, de trompette.

LAURE, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Dieux ! il ne nous reste plus d'espoir, l'arrêt fatal est prononcé.

» Le comte de Mareuil reste un moment indécis ; Laure,
» accablée par la douleur, gémit et soupire... Tout-à-
» coup ses yeux s'animent d'un nouvel espoir.

LAURE.

Il me reste encore un moyen. Tentons-le, et s'il ne réussit pas, mourons auprès de mon époux.

Elle sort précipitament.

SCENE XIV.

Le comte de MAREUIL, le comte de TALMONT, AMALRIC, RAYMOND, JUGES, revêtus de longues robes, GARDES, armés d'arbalêtes, UN HÉRAULT vêtu de noir, MUSICIENS, ornés de crêpes, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES ; ces derniers arrivent par les coulisses.

MARCHE.

» Ceux qui la composent, sortent lentement du château ;
» le Hérault la précède, les gardes viennent ensuite,

» tenant au milieu d'eux, l'infortuné Raymond, à moi-
» tié dépouillé de ses vêtemens. Le comte de Talmont
» précède les Juges : les Villageois qui arrivent pour
» assister à ce spectacle lugubre, paraissent accablés
» de douleur : une musique funèbre se fait entendre
» pendant toute la marche : lorsque l'on est arrêté, la
» musique cesse, et le Hérault élève la voix.

LE HÉRAULT.

LE tribunal vient de condamner à mort Raymond, convaincu d'avoir séduit, et deux fois tenté de ravir la fille du comte de Talmont, son bienfaiteur et son maître : que l'arrêt du tribunal soit éxécuté.

» Dès que le Hérault a cessé de parler, deux hommes se
» saisissent de Raymond, et l'attachent à l'arbre sur
» lequel Léon a monté : les gardes se placent ensuite
» en face de lui : déjà ils ajustent leurs arbalêtes, lors-
» que Laure et son fils paraissent tout-à-coup et tom-
» bent tous deux à genoux, entre Raymond et les gardes,
» qui s'arrêtent aussi-tôt.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS., LAURE, LÉON, RODOLPHE.

LAURE, *avec l'accent du désespoir.*

ARRÊTEZ ! C'est mon époux !

LÉON.

C'est mon père ! (*Tableau général.*)

» Moment de silence. Rodolphe se montre alors. «

RODOLPHE.

Oui, seigneur, voilà son épouse et son fils.

TALMONT.

Le coup le plus terrible m'était donc réservé pour le dernier ! L'infamie sera désormais le partage de ma famille.

RODOLPHE.

Seigneur, ce Raymond, cet orphelin délaissé, que vous avez si généreusement accueilli, n'est peut-être pas d'un sang indigne du vôtre, et j'ose croire que le moment d'éclaircir ce mystère est enfin arrivé.

AMALRIC, *troublé et à part.*

O ciel ! c'est lui !...

RODOLPHE.

En parcourant ces lieux, il n'y a qu'un moment, j'ai entrevu le chevalier qui me remit Raymond, sortant à peine du berceau. Ce chevalier, que je n'ai plus revu,

voudra bien nous apprendre ce qu'il nous est essentiel de savoir. Il est dans votre cour, ordonnez qu'il paraisse.

AMALRIC, *à part.*

Malheureux !

RODOLPHE.

En attendant, voici un *camée*, que je trouvai sur le sein de l'enfant.

AMALRIC, *à part.*

O! funeste imprudence !...

» Le comte de Talmont reçoit le *camée* : Le comte de » Mareuil veut le voir, et s'écrie en reconnaissant les » traits qui y sont gravés :

MAREUIL.

Ciel ! quels traits ! quelle ressemblance ! Amalric, regardez.

AMALRIC, *embarassé.*

Ceci m'étonne... au dernier point...

RODOLPHE, *reconnaissant Amalric.*

Si je ne m'abuse, voici le chevalier....

AMALRIC, *en détournant la tête.*

Vous.... vous.... abusez certainement.

RODOLPHE, *avec fermeté.*

C'est lui ! je ne me trompe point !

(*Surprise générale.*)

MAREUIL.

Amalric ! parlez, c'est à vous que j'avais confié mon fils, lors de mon premier voyage ; c'est vous qui m'avez appris sa mort.... Serait-ce vous, qui m'auriez ravi le seul enfant que le ciel m'avait accordé ?

» Amalric va pour se précipiter aux pieds du comte ; ce- » lui-ci l'éloignant, lui dit :

Scélérat !... fuis de ces lieux, sors à jamais de ma présence. (*Amalric sort.*)

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* AMALRIC.

MAREUIL.

RAYMOND ! mon cher fils !

(*Il court le recevoir dans ses bras.*)

RAYMOND.

Ah ! laissez moi respirer !... Un si grand bonheur aux portes même de la mort... C'est plus que ne peut supporter la faible humanité.

» Laure et le comte de Mareuil, le soutiennent dans » leurs bras. «

MAREUIL.

Mon vieil ami, je n'ai plus droit de prétendre à votre fille, mais dès ce moment, je la nomme la mienne, et j'espère que mon fils ne sera point rejetté de votre sein.

TALMONT, *unissant les époux.*

Que tout soit oublié, et que le bonheur qui commence, nous occupe tout entier.

LÉON, *à ses parens.*

Vous voilà donc heureux! C'est à présent, seulement que je pourrai l'être!

TALMONT.

Comment! cet enfant que j'ai crû sauvage...

LAURE.

Ne l'était, que pour gagner, sous ce voile, plus surement votre tendresse. Nous vous expliquerons tout cela.

MAREUIL, *à Rodolphe.*

Respectable vieillard, à qui je dois le bonheur d'embrasser aujourd'hui mon fils, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous!

RODOLPHE, *montrant la famille réunie dans les bras du comte de Talmont.*

Voilà ma récompense.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Qu'à la joie on s'abandonne!
C'est l'élan de notre cœur:
Laure, si douce et si bonne,
Connaît enfin le bonheur!...
Raymond, doit la rendre heureuse
Autant qu'elle est vertueuse,
Autant qu'il montre d'ardeur.
Qu'à la joie on s'abandonne!
C'est l'élan de notre cœur:
Laure, si douce et si bonne,
Connaît enfin le bonheur.

» Tandis que l'on chante, les villageois qui occupent le
» fond de la scène, cueillent, de côté et d'autre des
» fleurs et des rameaux de verdure, et se rapprochent
» à la fin du chœur, en demi-cercle, autour de Ray-
» mond, de Laure et de leur fils: ils élèvent, en se
» groupant agréablement, leurs rameaux, au-dessus de
» la tête des époux, forment une espèce de berceau de
» feuillage entremêlé de fleurs.

(*La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN.